

Bernard Nominé

Passé et butée *

Figurez-vous que la passe, c'est un signifiant qui m'est assez familier, il désigne un lieu qui a longtemps été mythique dans mon histoire. Il faut vous dire que la maison de mon enfance se trouve au bord de la baie de Txingudi formée par l'estuaire de la Bidassoa. C'est dans cette baie que j'ai fait mes premiers exploits nautiques à bord d'esquifs que je fabriquais avec les bidons et les chambres à air récupérés chez le voisin mécanicien. Même si je me racontais des tas d'histoires de pirates, de monstres marins, cette navigation enfantine ne comportait pas trop de risques. En revanche, je savais qu'au-delà d'une certaine pointe bordée par deux digues, l'une espagnole et l'autre française, on accédait, par un chenal dangereux, de cette baie aux eaux calmes à la haute mer assez agitée dans ce fond du golfe de Gascogne. Cet endroit mythique, ce *no man's land*, ce lieu de tous les remous, à Hendaye, on l'appelle la passe.

C'est un endroit dans lequel il faut naviguer avec précaution, les courants y sont très forts et à certaines heures de la marée il s'y forme une barre qui peut être dangereuse. Comme dans toutes les passes, les marins le savent bien, quand on s'y engage, il ne faut surtout pas s'arrêter et encore moins rebrousser chemin. J'ai pu franchir la passe au sortir de l'adolescence, à bord d'un bateau que mon père venait d'acheter. À partir de là s'ouvrait pour moi un espace maritime qui dépassait les limites de la petite baie de Txingudi, je larguais enfin les amarres.

* Intervention au séminaire d'École sur « La conception de la fin de l'analyse », janvier 2004.

Je ne sais pas si c'est à cette version maritime du mot que Lacan a pensé, car ce signifiant ouvre à bien d'autres sens. Mais ce dont je suis sûr, c'est que c'est bien à un passage que Lacan s'intéressait, au passage de l'analysant à l'analyste, passage qui selon lui pourrait marquer la fin de la cure.

On sait que Freud a repéré un point de butée à la fin de l'expérience, un point qu'il a désigné comme *roc de la castration*. Lacan ne se contente pas de cette butée freudienne sur la castration, il la critique et il fait la proposition pour son École d'examiner comment s'en débrouille celui qui franchit l'obstacle et s'autorise ensuite de lui-même comme psychanalyste. La passe a pu être considérée comme solution à l'impasse freudienne, à la butée sur le roc de la castration. Je soutiendrai ce soir que c'est une conception qui est loin d'être satisfaisante. La passe proposée par Lacan n'élimine pas la butée repérée par Freud. La passe, nous dit Lacan, est de l'ordre du saut. S'il y avait un passage tranquille à la fin de l'expérience, il n'y aurait nul besoin de faire ce saut. C'est ce qu'il dit très explicitement dans son séminaire sur l'acte (21 février 1968) : « Comment peut s'opérer ce saut que j'ai appelé la passe ? Jusqu'à ce que nous y ayons vu de plus près, il n'y a rien de plus à en dire, sinon qu'il est, très précisément, ce saut. Bien sûr, ce saut, tout est fait dans l'ordination de la psychanalyse pour dissimuler que c'est un saut. Ce n'est pas tout : à l'occasion on en fera même un saut, à condition que, sur ce qu'il y a à franchir, il y ait une espèce de couverture tendue qui ne fasse pas voir que c'est un saut. C'est encore le meilleur cas, c'est tout de même mieux que de mettre une petite passerelle bien sûre, bien commode, qui alors n'en fait plus un saut du tout. »

Reste à savoir en quoi ce saut qui franchit une béance, que Lacan situe dans ce séminaire entre deux points qui sont le ϕ et le a , est quelque chose qui a à voir avec la butée freudienne du roc de la castration.

À première lecture, le texte de Freud paraît nous dire que tout analysant qui poursuit sa cure jusqu'à un terme correct

est confronté à la castration et a du mal à se résoudre à lâcher la suprématie du phallus. Voilà pour le - ϕ . La suite est plus difficile à démontrer. Pourtant, si on lit attentivement « Analyse terminable et analyse interminable », on s'aperçoit que jusqu'à l'avant-dernier chapitre Freud essaye de nous démontrer que tout n'est pas analysable, que toute la pulsion n'est pas domptable, qu'il y aura donc toujours un reste.

Ce texte de Freud est assez déconcertant. Il avance lentement au départ et l'on suit très bien son raisonnement : les deux premiers chapitres expriment les difficultés pratiques à cerner le processus de la terminaison des analyses. Le troisième chapitre est plus métapsychologique ; Freud nous dit que la maîtrise complète et définitive des pulsions est un idéal inatteignable. Pour cela, il reprend sa théorie du développement pulsionnel. Pas tout de la pulsion orale ne cède sa place à la pulsion anale. Pas tout de cette pulsion anale ne cède non plus sa place à la pulsion génitale du stade phallique. « Même en cas de développement normal, la métamorphose n'est jamais tout à fait complète, si bien que dans la configuration finale des restes des fixations libidinales plus anciennes peuvent demeurer en vigueur ¹. » Si le projet de la psychanalyse est de remplacer le refoulement par la maîtrise des pulsions, il faut admettre que cette « métamorphose » ne réussit qu'en partie et que « des éléments des anciens mécanismes restent non touchés par le travail analytique ».

Le chapitre qui suit conclut logiquement à l'illusion d'une prévention possible en matière de traitement psychanalytique. Ce qui opère dans la psychanalyse, c'est ce que le patient découvre quand il l'amène dans le transfert. Or il n'amène certainement pas tout dans le transfert et, de toutes façons, il n'y apporte que ce qui est actuel. Le reste, *le chien qui dort*, ne peut pas être réveillé. Ce n'est pas qu'il ne faut pas le réveiller, c'est qu'on ne le peut pas.

1. S. Freud, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », dans *Résultats, idées, problèmes*, vol. 2, Paris, PUF, p. 231.

Le chapitre cinq reprend la métapsychologie du chapitre trois ; Freud y montre qu'en se défendant contre le danger pulsionnel le moi s'altère, ce qui contribue à la difficulté du traitement, car un moi altéré n'est pas un bon allié pour le psychanalyste. On en vient assez logiquement au thème du chapitre six : jusqu'à présent, Freud parlait des pulsions que le moi cherche à maîtriser. Dans ce chapitre, il montre une sorte de pulsion totalement indomptable, la pulsion de mort, qui peut s'exprimer dans la cure sous la forme de la réaction thérapeutique négative. L'avant-dernier chapitre traite de la question de ce que doit avoir été l'analyse du candidat analyste, c'est donc déjà la question du passage à l'analyste comme fin possible d'une analyse et de l'infinitude de l'analyse didactique selon Freud.

Voilà où l'on en est après les sept premiers chapitres, qui nous ont appris que la pulsion n'est pas entièrement domptable, qui nous ont habitués à l'idée d'un reste qui fait butée. Et voilà que tombe le dernier chapitre comme un cheveu sur la soupe. D'une façon extrêmement rapide et sans détour, Freud conclut son travail en nous dévoilant un nouveau point de butée : le roc de la castration ou refus de la féminité. En fait, il semble bien s'agir d'une réponse à Ferenczi qui avait lui-même posé ces deux exigences pour une analyse réussie : que l'homme surmonte son angoisse de castration devant son médecin, que la femme en ait fini avec son complexe de virilité et qu'elle puisse se donner sans rancœur à son rôle de femme. Autant prêcher aux poissons – dit Freud – que de vouloir « inciter les femmes à renoncer à leur désir de pénis en tant qu'irréalisable ou de convaincre les hommes qu'une disposition passive envers l'homme n'a pas toujours la signification d'une castration ».

Ma première réaction à la lecture attentive de cet article a été de m'étonner de ce dernier chapitre qui contredit en quelque sorte la logique du reste du texte. Après nous avoir habitués à l'idée qu'il y a de l'ininterprétable, Freud ne revient-il pas sur son propos en nous lâchant ce pavé dans la

mare, son roc de la castration ? Décidément, il nous ramène toujours à la problématique phallique, quand bien même il nous avait permis d'envisager un au-delà sous la forme de ce fameux facteur quantitatif de la pulsion décidément indomptable.

Il nous faut l'aide de Lacan pour saisir la logique de cet article. Si l'analyse ne peut être finie au sens d'un ensemble fini, c'est qu'il y a de l'ininterprétable. Et cet ininterprétable peut s'articuler à deux points de butée essentiels : la pulsion de mort et la féminité. C'est non pas tant la peur de la perte du phallus que l'ouverture sur un monde où il n'est pas, sur un monde au-delà du phallus, sur une jouissance autre que phallique. Cette jouissance inqualifiable, tout un chacun recule à la reconnaître et pourtant elle est certainement le moteur occulte le plus commun à tous. Il ne sert à rien de vouloir l'interpréter en termes freudiens de castration par privation du pénis ou du phallus. Il y aurait là un forçage qui ne pourrait qu'encourager à une analyse interminable qui ne trouvera de point d'arrêt qu'à l'acmé d'une réaction thérapeutique négative caractérisée.

La première partie de l'article de Freud concerne ce qui peut se maîtriser de la pulsion, et ce qui se maîtrise va toujours dans le sens de l'appropriation du phallus. L'analyse peut faire partie de ce projet ; l'analysant cherche à se rendre maître de ses pulsions et veut passer ensuite de l'autre côté pour exercer la fonction de l'analyste empruntant la même passerelle que celle qui conduit l'élève à occuper la position du maître. Ce n'est pas cette voie que Lacan souhaite favoriser parce qu'il a pu écrire le discours de l'analyste bien distinct de celui du maître. L'analyste en faisant fonction d'objet ne se propose pas comme modèle de maître des pulsions. Il aurait plutôt tendance à affoler la pulsion en objectant à sa maîtrise. On imagine bien le tour de passe-passe que constitue le passage du divan au fauteuil dans une telle option où l'analysant s'est trouvé conforté dans sa demande phallique. Là, on peut dire que le passage à l'analyste aura évité au candidat l'impasse de

la demande de reconnaissance phallique. En effet, si ce que l'analysant demande se résume à la quête phallique, il est certain que la fin de l'expérience devrait logiquement apporter une bonne dose d'amertume et de désillusion propres à déchaîner le *neid*, la revendication enragée décrite par Freud.

Ce texte de Freud devient plus lisible et plus efficace pour nous si nous y lisons la trace de l'objet *a*. Ce qui ne se laisse pas dompter, ce qui n'entre pas tout à fait dans l'économie de cet être du désir qu'est l'étalon phallique, c'est cet objet qui n'a pas de substance et que Lacan a cerné comme *plus de jouir*.

Ce sur quoi bute l'analyse selon Freud, c'est une demande qui ne peut se satisfaire, demande d'avoir le phallus chez la femme et de le garder à l'abri de la castration chez l'homme. Lacan apporte un correctif à la thèse freudienne, il s'agirait non pas tant d'une demande d'avoir que d'une demande d'être.

Comment l'analyste pourrait-il répondre à cette demande d'être, comment pourrait-il la satisfaire ? On voit tout de suite que la seule issue serait du côté de la reconnaissance, c'est-à-dire du côté de l'identification. L'analyste encourage son analysant à s'identifier à ses idéaux et le reconnaît à la fin du parcours dans une sorte d'adoubement qui le confirme dans son être... analyste. Cette sorte de passerelle escamote ce qui aurait dû conduire à une impasse, à un point de butée concernant cette demande d'être, mais elle a conduit les associations psychanalytiques dans l'impasse quant à la formation des analystes et spécialement au niveau du désir de l'analyste. C'est pour tenter de corriger cette impasse au niveau de l'institution que Lacan a inventé la passe. Je crois qu'il faut insister sur ce point, car il peut être fondamental pour notre École : la passe de Lacan est non pas une solution à la butée rencontrée dans la cure menée à son terme, mais une solution à l'impasse institutionnelle de l'institution analytique qui contourne l'obstacle ou qui le méconnaît.

Pour ce travail auquel je me suis attelé en examinant ce qui peut faire butée dans l'analyse, j'ai lu et relu un certain

nombre de travaux rédigés sur la passe par les différents cartels de la passe, par certains AE, par certains passeurs, qu'il s'agisse de la passe du temps de l'École freudienne ou de celle que nous avons connue lorsque nous participions à l'École de la Cause freudienne. De toutes ces lectures, je retiendrai trois catégories de butée pour l'analyse lacanienne : la butée de la jouissance, la butée du fantasme et un troisième point de butée qui les recoupe en partie, mais qui me semble avoir été mieux cerné et sur lequel je me suis penché, car c'est pour moi le point central quoique très obscur de la « Proposition » de Lacan, je veux parler de la butée sur l'être. Et je fais référence à ce fameux passage de la « Proposition » que Sol Aparicio a évoqué la dernière fois et qui est un vrai casse-tête : « Le passage du psychanalysant au psychanalyste a une porte dont ce reste qui fait leur division est le gond, car cette division n'est autre que celle du sujet dont le reste est la cause. Dans ce virage où le sujet voit chavirer l'assurance qu'il prenait de ce fantasme où se constitue pour chacun sa fenêtre sur le réel, ce qui s'aperçoit, c'est que la prise du désir n'est rien que celle d'un désêtre. » Là Lacan donne la parole à l'analysant en fin de parcours : « Qu'il sache (l'analyste en passe de destitution) de ce que je ne savais pas de l'être du désir, ce qu'il en est de lui, venu à l'être du savoir et qu'il s'efface. *Sicut palea*. [...] Ainsi l'être du désir rejoint l'être du savoir pour en renaître à ce qu'ils se nouent en une bande faite du seul bord où s'inscrit un seul manque, celui que soutient l'agalma ². »

C'est la question de l'être qui est au centre de ce passage de la « Proposition ». La prise de *l'être du désir*, comme point de mire du fantasme, n'est que méprise, c'est-à-dire qu'elle rate et ne débouche que sur du désêtre. Par ailleurs, la méprise du sujet supposé savoir ne promet pas meilleur avenir à *l'être du savoir*. Et pourtant celui qui s'autorise analyste va devoir accepter d'incarner pour un autre cette fonction qu'il vient de voir s'effacer. Je ne prétends pas vous rendre lumineux ce

2. J. Lacan, « Proposition sur le psychanalyste de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 254.

passage obscur, mais il m'a semblé qu'une première approche était possible à la condition de faire une sorte de tour d'horizon de cette question de l'être dans l'enseignement de Lacan.

Ce qui rend ce débroussaillage nécessaire, c'est que Lacan n'utilise pas toujours ce terme de l'être dans le même sens. Au départ, il l'utilise dans le sens aristotélicien : l'être est cette unité qui a une existence réelle, c'est l'être humain, l'individu, quelque chose comme une primitive substance qui n'est pas directement accessible parce qu'elle est habillée d'une image et d'un signifiant reçus de l'Autre symbolique. Cette catégorie de l'être permet à Lacan de distinguer le sujet de son être, contrairement au *cogito* cartésien qui les confond. Dans ce sens il est question de *l'être là*. C'est dans le séminaire *Le Désir et son interprétation* que Lacan parle de l'inconscient comme ce « quelque chose qui met toujours le sujet à une certaine distance de son être et qui fait que précisément cet être ne le rejoint jamais. C'est pour cela qu'il ne peut faire autrement que d'atteindre son être dans cette métonymie de l'être dans le sujet qu'est le désir. » Cela donne aussitôt à l'être du sujet l'allure d'un inaccessible objet, et souvent dans nos propos on l'assimile à l'objet du désir. Pensez à des formules comme *l'amour vise l'être*. La haine, quant à elle, ne se contente pas de le viser, cet être, elle le trouve.

De ce fait on prête à l'être une substance en l'assimilant à la fonction de l'objet. Il est certain que l'objet imaginaire du fantasme donne une consistance d'être, *un leurre de l'être* à l'objet du désir humain.

À partir du séminaire *Encore*, cette approche ontologique ne sera plus de mise. « L'être, on ne le fait que supposer à certains mots – individu par exemple ou substance – pour moi, ce n'est qu'un fait de dit³. » C'est parce que l'on parle que se pose la question de ce qui est. Parler fait être. Cela signifie qu'il n'y a « aucune réalité prédiscursive ». C'est ce qu'a très bien souligné Barbara Cassin dans son ouvrage *L'Effet sophistique* : « L'être n'est pas une entité antérieure mais tient son existence

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 107.

seulement d'avoir été discours⁴. » En ce sens, la nouvelle perspective de Lacan sur l'être à partir du séminaire *Encore* nous permet de le ranger du côté des sophistes plus que du côté des aristotéliens. Et il va très loin quand il réduit l'être à la copule ou bien quand il nous dit que « toute dimension de l'être se produit dans le courant du discours du maître⁵ ». Le maître en effet, c'est celui qui dit ce qui doit être et ce qui ne doit pas être, mais il n'y a aucune réalité d'être qui soit antérieure à ce discours. D'où la notion non plus tant du manque d'être que du *manque à être*.

Il faut dire que le langage est tel qu'on ne peut s'empêcher de supposer une substance qui serait *imprégnée de la fonction de l'être*. Cette supposée substance imprégnée de la fonction de l'être, c'est l'objet perdu de Freud et c'est le support du *manque à être* lacanien. Pour autant, il ne faudrait pas attribuer à l'objet *a* de Lacan une véritable substance. L'objet *a* n'est qu'un semblant d'être. Qu'on se souvienne du ridicule de certains témoignages lors des grand-messes auxquelles nous avons assisté où untel ou tel autre voulait nous convaincre qu'il avait rejoint son être et prétendait nous en exhiber la substance à la tribune.

À faire de la passe une fin idéale d'analyse avec cette pseudo-traversée du fantasme, on ne pouvait qu'encourager ce genre de témoignages. Le fantasme est en lui-même une butée dans l'analyse. Il donne en effet à chacun une assurance sur ce qu'il se voit ou se croit être dans une scène figée, qui fait écran sans doute au manque à être qui se trouve derrière. Un changement de perspective peut seul défaire ce mirage, mais la cure menée à son terme ne peut sans doute pas l'obtenir à elle seule, il faut aussi l'appui des hasards de la vie, la contingence de certaines rencontres.

Une traversée qui n'est pas d'artifice et qui n'est pas rare, on l'entend assez souvent, c'est la traversée du plan de l'identification. L'analysant en prenant la mesure de ce que son être

4. B. Cassin, *L'Effet sophistique*, p. 401.

5. J. Lacan, *Encore*, *op. cit.*, p. 33.

doit au discours de l'Autre perd tout à coup l'assurance de ce qu'il se croyait être, et c'est l'effet de dépersonnalisation dont Lacan parle dans sa « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache » : « Les effets de dépersonnalisation constatés dans l'analyse sous des aspects diversement discrets, doivent être considérés moins comme signe de limite que comme signe de franchissement ⁶. » Lacan n'avait pas encore inventé la passe quand il a rédigé ce texte, c'est-à-dire en 1960, et pourtant c'est bien à cela que l'on peut penser aujourd'hui, d'ailleurs la fin de ce texte porte sur une critique de la fin de la cure selon Balint.

Il y a des moments de franchissement – pourquoi ne pas dire des moments de passe ? – dans une cure. Cela ne coïncide pas forcément avec la terminaison effective de la cure parce que l'analysant est souvent tenté de refaire un tour pour suturer la chose – c'est un constat courant, l'analysant passe souvent près de la sortie sans sortir. Quelques fois même il a été plus près de la sortie dans ces moments de franchissement qu'au moment où il met un terme à sa cure.

Si l'on examine de près cet affect de dépersonnalisation dont Lacan nous parle, on voit en quoi il concerne une désidentification, c'est-à-dire, à strictement parler, une perte d'être.

Le sujet ne se voit comme être que dans l'image du Moi Idéal, laquelle n'est visible qu'à partir d'un point de vue qui est celui de l'Idéal du Moi et grâce au miroir de l'Autre. C'est le principe de l'identification au trait unaire. L'être s'y confond avec le corps. Lacan propose un montage optique pour en démontrer la structure, mais aussitôt il le déforme, il en déprave la perspective. Il fait basculer le miroir plan pour figurer la position de l'analyste qui refuse la réponse identifiante et suscite alors l'évanouissement de l'illusion. Le sujet peut être alors amené à se voir autrement, d'un autre point de vue, mais sans l'illusion qui lui renvoyait l'image de l'être idéal. Il

6. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 680.

en perçoit aussitôt la conséquence dans son corps, c'est la sensation de dépersonnalisation.

Lacan reviendra sur ce thème dans son séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse* en évoquant une topologie pour la traversée du plan de l'identification. Ce plan est en fait un plan de suture, une passerelle qui comble la béance entre l'idéal du moi qui fait être et l'objet *a* qui condense le manque à être : « C'est pour autant que le désir de l'analyste tend dans le sens exactement contraire à l'identification que le franchissement du plan de l'identification est possible ⁷. » Un franchissement du plan de l'identification est possible, nous dit Lacan, et il ajoute : « Tout un chacun de ceux qui ont vécu jusqu'au bout avec moi, dans l'analyse didactique, l'expérience analytique sait que ce que je dis est vrai. » Ce franchissement repéré par Lacan est donc directement en rapport avec le terme possible de l'expérience analytique. Lacan attendait du dispositif de la passe qu'il éclaire ce franchissement, qui est aussi bien celui qui conditionne un changement de position, le passage de l'analysant à l'analyste. Or, s'il y a un constat assez unanime de la part des différents cartels de la passe, c'est que les témoignages des passants n'éclaireraient pas du tout ce passage, qui reste la plupart du temps inaperçu. C'est me semble-t-il ce qui a fait dire à Lacan en 1978 à Deauville que la passe était un échec. Il l'a dit sans s'offusquer, comme s'il ne pouvait pas en être autrement : « Bien entendu c'est un échec complet cette passe ⁸. » C'est dire qu'il y a là un nouveau point de butée... enfin, nouveau, ce n'est pas sûr, c'est peut-être toujours le même.

D'où vient ce « je suis analyste » ? Est-ce un être qui ne serait pas effet du dit d'un Autre qui l'aurait identifié ? Si l'on récuse la passerelle de l'identification, il faut répondre par l'affirmative. Il nous faut alors affronter ce paradoxe qui nous conduit à soutenir qu'il doit y avoir du psychanalyste, de l'être

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 246.

8. J. Lacan, « Intervention au congrès de Deauville 8 janvier 1978 », *Lettres de l'École*, n° 23.

qui échappe à la condition de tous « les trumains » de n'exister qu'identifiés par l'Autre. Ce n'est pas pour autant que nous allons nous recruter sur le critère du sujet non identifié, ce serait de la folie. Cela pourrait pourtant être la conséquence d'une observation radicale du *ne s'autoriser que de soi-même*. C'est là que le dispositif de la passe inventé par Lacan vient mettre quelques limites : il s'agit de concerner aussi *quelques autres* dans cette affaire, quelques autres qui doivent se débrouiller pour savoir reconnaître la logique du désir de l'analyste à la base de ce saut qui a conduit un sujet à s'autoriser de lui-même. C'est d'ailleurs sur cette question de la limite que Lacan conclut ces journées de Deauville dans un propos à la portée tout à fait modeste : « Il faudrait que l'analyste sache un peu la limite de ses moyens, c'est là-dessus que, en somme, nous attendons le témoignage de gens qui sont depuis peu de temps analystes : qu'est-ce qui peut bien leur venir à l'idée – c'est là que je pose la question – de s'autoriser d'être analystes. »

Que l'analyste sache un peu la limite de ses moyens, c'est la leçon que le candidat analyste doit avoir tirée de sa cure. Le propos paraît minimal mais il est très important. Lacan vient d'entendre deux jours de débats sur la passe, des exposés parfois très compliqués sur cette expérience un peu sulfureuse pour certains, et il dit cette chose très simple : « Il faudrait que l'analyste sache un peu la limite de ses moyens, c'est là-dessus que nous attendons le témoignage... » Cela me conforte dans l'idée que je soutiens que la passe de Lacan n'est pas une solution à la butée freudienne, qu'elle n'est pas faite pour en effacer les limites, mais qu'elle se propose de les examiner de près. On devrait vérifier dans le dispositif de la passe que le candidat a bien rencontré ce point de butée, qu'il a pu en mesurer quelque chose et que le passage à l'analyste n'est pas un évitement de cet impossible, un tour de passe-passe où l'analysant devenu analyste confierait à ses analysants le soin de traiter cet impossible.

Cela me rappelle une certaine réunion institutionnelle, la dernière à laquelle j'ai participé à l'*ECF* ; il y était question du désir de l'analyste, je crois, et l'une de nos collègues avait donné, pour elle-même, sa définition, je me souviens très bien ce qu'elle avait dit : « C'est ce qui fait que je peux être prête à tout. » Cette formule m'avait paru un peu radicale et j'avais proposé ma version : plutôt prêt à pas-tout. Cela me paraissait plus conforme à la logique lacanienne, mais ma remarque a déclenché de fameux remous. Je ne le regrette pas, car ces remous m'ont servi pour prendre le large et mener ma barque vers d'autres horizons.